

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

*Chi è questa che vien,
cb'ogn'uom la mira
e fa tremar di chiaritate l'are*

Guido Cavalcanti



Qui est-elle ?
L'ardente,
l'élanée, celle
qui anime les
entours où les
ami(e)s se sont
donné rendez-
vous ?

Comment savoir ? Juste vous souhaiter de la rencontrer lorsque vous viendrez nous rejoindre à Coaraze les 3 et 4 juin, sur la place du château. Chut !

Avez-vous vu ? Nous avons fini par lui donner un nom à cette fête de l'Association des Amis de l'Amourier qui désormais s'installe pour deux jours du samedi 14h30 au dimanche 18h avec, sous les étoiles du samedi soir, notre traditionnelle soupe au pistou – Limitée à 80 convives, il est urgent de s'inscrire ! – et le dimanche matin, notre Assemblée Générale annuelle à 11 h :

“Voix du Basilic”.

Voilà bientôt huit ans que “ nous portons ce nom de *Basilic* avec toute sa charge”, selon la volonté exprimée par

Raphaël Monticelli dans l'édito du premier numéro de notre gazette en mai 1999, “sa chaleur aussi, royale, et ses échos d'arcs sonores. Avec les souvenirs mythologiques.” Cette ambiguïté, cette richesse de sens nous l'assumons. Et parce qu'il faut “qu'il y ait plusieurs voix ensemble dans une voix pour qu'elle soit belle” selon Joseph Joubert, nous avons choisi ce pluriel pour la voix de notre Basilic, pour qu'elle soit voix en action : voix des poètes que l'on va écouter, interroger ; voix de vous tous qui échangerez vos points de vue et échafauderez des projets ; voix autres qui attendent dans les livres – Ah ! la librairie des éditions de l'Amourier ! – dormant, leur prince charmant pour s'éveiller, amoureuses.

Allez, encore une nouveauté ! Après l'attribution du nom et la décision d'institutionnaliser la durée de la fête sur deux jours, après nos invités d'honneur : Werner Lambersy, Michaël Glück, Jean-Marie Barnaud, Daniel Biga, Michel Butor, Anna Prucnal et Jean Mailland, Bernard Noël, cette année, l'invité n'est pas un auteur mais un pays. Et mieux qu'un pays, une langue et le visage qu'elle prend dans le poème. Ce sera donc l'Italie. Déjà à l'honneur aux éditions de l'Amourier avec les ouvrages de notre ami Leonardo Rosa

P. 1 - Éditorial

P. 2, 3, 5, 6 - Entretien d'Alain Freixe avec

Paolo Ruffilli et Fabio Scotto

P. 4 - *Voix du Basilic* Fête de l'Association des Amis de l'Amourier

P. 6 - Note de lecture :

Le miel amer de Gesualdo Bufalino

P. 7 - Notes de lecture :

L'Échelle de Michaël Glück

Lucarnes de Jeanne Bastide

Parfums d'apocalypse de Werner Lambersy

P. 8 - De la toile et quoi d'autre ?

Bleu de Paille

- Agenda des Amis

L'illustration de la page 3 est d'Oscar Piattella (frontispice du Corps du sable) et celles des pages 5 & 6 sont des photographies de la collection personnelle de Paolo Ruffilli (reproduites dans Chambre noire).

– Rappelons son *Apparition du silence*, poèmes traduits par Bernard Noël – l'Italie donnera de la voix avec la publication de 3 ouvrages. Le premier de Gesualdo Bufalino *Le Miel amer* sera porté par son traducteur, René Corona ; les deux autres par leurs auteurs. Fabio Scotto sera présent pour donner présence à ce *Corps du sable* comme Paolo Ruffilli, accompagné de son traducteur le poète Patrice Dyerval-Angelini pour sa *Chambre noire*.

Nous vous attendons nombreux sur la place du château – voir programme ci-après – pour ce corps à corps avec le poème et cette question que je risque : peut-on vraiment traduire la poésie ? Et cette réponse que je vous propose comme l'on tire sa révérence sur un silence : “impossible !”. Et dans le plissé de l'air, cette autre vérité en quoi pourrait bien résider l'essence même de la traduction selon le poète Robert Davreu : “seul ce qui ne peut être traduit mérite de l'être !” À très bientôt !

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier

*Je donnerais toute la Montedison
(...) pour une luciole*

Pier Paolo Pasolini

avec la participation d'Yves Ughe et de Moussia Barnaud (traduction)

Si Bufalino (1901-1992) naît dans les premières années du vingtième siècle, Leonardo Rosa en 1930, Paolo Ruffilli en 1949 et Fabio Scotto en 1959, les 4 poètes présents au catalogue des éditions de l'Amourier, toujours présentés en édition bilingue, couvrent le vingtième siècle, chacun se trouvant à un moment donné de sa vie aux prises avec un des nombreux débats qui ont agité la poésie italienne dominée par de grandes oppositions entre tradition et modernité, hermétisme et réalité, écriture en dialecte et/ou en langue italienne, le tout surdéterminé par la question de l'engagement des poètes dans la cité.

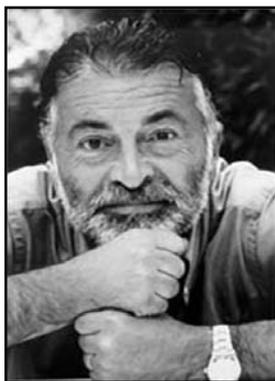
Gageons que la rencontre du samedi 3 et dimanche 4 juin à Coaraze en présence des auteurs Paolo Ruffilli et Fabio Scotto et des traducteurs Patrice Dyerval Angelini et René Corona sera passionnante.

D'ici là, faisons un peu connaissance avec Paolo Ruffilli, Fabio Scotto et leurs ouvrages; pour Bufalino, lisez la note de lecture que René Corona a consacré au *Miel amer* ci-après; quant à Leonardo Rosa, nous vous renvoyons au *Basilic* n°2, pour l'entretien que nous avons eu avec lui et au n°14 pour une note de lecture sur *Apparition du silence* traduit par Bernard Noël.

Vitalité de la poésie italienne

Alain Freixe :

La Revue de Michel Deguy Po&sie (Belin) a consacré deux numéros, le 109 et le 110, à "trente ans de poésie italienne" – œuvres inédites publiées en bilingue; réponses de quelque 70 poètes à un questionnaire; articles critiques... Que pensez-vous du présupposé qui leur a fait choisir l'année 1975 – l'année de la mort de Pasolini et du prix Nobel d'Eugenio Montale – pour origine à leur anthologie de quelque 70 poètes? Qu'écrire et comment écrire après la "disparition des lucioles" – *ce quelque chose qui s'est passé il y a une dizaine d'années* écrit Pasolini, neuf mois avant sa mort, dans un article "le vide du pouvoir en Italie" du *Corriere della Sera* – Est-ce une question que vous vous êtes posée, vous qui avez commencé à publier dans les années 80?



Paolo Ruffilli :

Pour moi, l'écriture est un fait nécessaire et suffisant. Elle part toujours de mes profondeurs et n'est pas conditionnée par ce qui advient à l'extérieur. Ce qui ne veut pas dire, naturellement, que l'écriture ne voie ni ne sente ni ne soit partie prenante de ce qui se produit à l'extérieur. Les problèmes de l'Italie des années 70/80 sont plus ou moins les mêmes, irrésolus, que ceux d'aujourd'hui. Ni mieux ni pire. Je connaissais personnellement Pasolini et je fréquentais sa maison à Rome, à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix. J'étais intéressé par les thèmes que Pasolini traitait, mais en tant qu'homme et citoyen. En tant qu'écrivain je me suis toujours laissé conduire par les profondeurs. Et les profondeurs me "dictent" (Dante) ce qu'elles veulent. Et moi je les suis, suivant une obsession qui est toujours musicale. La musique (c'est-à-dire le langage indifférencié), dans ma poésie, est aussi importante, sinon plus, que l'intelligence (et son langage fragmenté).

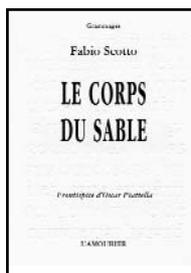
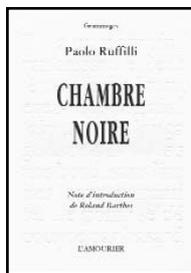
Fabio Scotto :

En ce qui concerne les deux numéros de la revue Po&sie consacrés à la poésie italienne contemporaine – en effet, j'ai même eu le plaisir et l'honneur de collaborer au n° 110 par un article critique –, toute date est arbitraire, bien entendu; ce choix, écrit Martin Rueff, voit dans cette année-là le moment de l'apogée d'une tradition et le début de la crise de la poétique, qui sera, comme toute crise, fructueuse dans la mesure où les décennies qui suivront, bien que d'une manière parfois contradictoire, seront l'expression d'un foisonnement et d'une multiplicité de voies poétiques partagées entre le retour aux formes closes de la tradition et l'expérimentation, entre l'engagement et l'isolement subjectif, entre une poésie de pensée proche de la leçon de Dante et une sensualité plus liée au *trobar* amoureux de Pétrarque. Quoiqu'on puisse en dire, c'est certain que l'énergie et l'invention verbale de Montale et la capacité de Pasolini (deux auteurs qui ont été fondamentaux dans ma formation poétique et intellectuelle, étant moi, entre autres, ligure de naissance comme Montale) d'être presque prophétiquement le meilleur lecteur de l'époque, demeurent inégalées dans la deuxième moitié du siècle, maintenant que le regretté Mario Luzi, lui aussi capable d'un élan à la fois lyrique et *civil*, nous a quittés. On ne voit que trop bien aujourd'hui par qui a depuis été remplacé le "vide du pouvoir" dont parlait Pasolini dans son article, vide menaçant qui a pourtant su *faire le plein* en s'emparant de la politique pour en faire le visage légitimateur de l'économique, une succursale de l'entreprise, pieuvre qui possède tout et qui tout contrôle, souvent l'ennemi ou l'adversaire également, et au diable les idées, les valeurs, le "style" institutionnel, il n'y a que le marché qui compte, son "spectacle", en tout cela la culture, la poésie, c'est de vieux trucs à laisser dire à la télé à deux heures du matin, quand personne ne regarde. Mais l'article de Pasolini s'achevait sur cette phrase célèbre: "Moi, je donnerais toute la Montedison pour

une luciole”. La poésie est peut-être cette “luciole”, qui sait parfois éclairer de sa lumière (de ses *Lumières*) l’étang boueux de ces richesses misérables par son courage de revenir au fondamental de l’homme et de sa vie sur terre parmi les hommes, notre seul bien.

Alain Freixe:

Poètes, vous êtes également tous deux traducteurs – n’est-ce pas d’ailleurs là une spécificité de la poésie italienne, cette hospitalité qu’est la sienne, de ne pas craindre le corps à corps entre langues que suppose toute traduction? – quels rapports avez-vous, entretenez-vous avec vos traducteurs, tous poètes remarquons-le, pour ces deux ouvrages? À quoi nous rajouterions que si les poèmes de *Chambre noire* ont été traduits par Angelini – à qui l’on doit entre autres le volume d’Eugenio Montale paru à la NRF, collection Poésie/Gallimard – *Le Corps du sable* regroupe cinq traducteurs : Claude Held, Jean-Baptiste Para, Patrick Vighetti, Bernard Simeone et Bernard Noël.



Paolo Ruffilli:

En plus d’être traduit, je suis traducteur. Traduire la poésie est un art particulier. La poésie est musique et, donc, la traduction nécessite des compétences musicales (pas tant techniques, que d’oreille et de talent inné). C’est la raison pour laquelle je ne crois pas à la traduction littérale. Rien ne trahit comme la lettre, dit l’Évangile. Et cette affirmation se vérifie pleinement pour la poésie. Si cela est possible, on peut être littéral. Mais ce qui compte, c’est l’esprit, et, dans ce cas particulier, la musique. Sans musique, il n’y a pas de poésie digne de ce nom. À mes traducteurs j’ai toujours demandé de respecter l’esprit, c’est-à-dire la musique, plus que la lettre. Mais il n’est pas facile de trouver un traducteur disposé à suivre cette recommandation. Souvent le traducteur est “craintif”, il est conditionné par le malentendu philologique. Il n’y a pas de doute, il doit aussi être philologue, mais cela ne suffit pas. La compétence philologique ne constitue que le minimum.

Fabio Scotto:

Me sachant traducteur bilingue, mes traducteurs m’ont bien soumis leurs épreuves, on a collaboré. J’ai essayé de leur être utile avec quelques conseils ou remarques, mais dans le respect de leur droit à me réécrire librement dans leur propre langue, dans cette autre langue; si au début je craignais cette polyphonie peut-être excessive (cinq voix pour la mienne, dont quatre de poètes) je dois dire que maintenant j’arrive par contre à voir une des richesses de ce livre qui “me parle” si différemment selon l’interprète, qui amplifie, étend, modifie peut-être, cet espoir de voix dans une autre langue, sorte de tension de la parole vers l’autre bord du fleuve, espèce de main tendue. Les difficultés que ma poésie

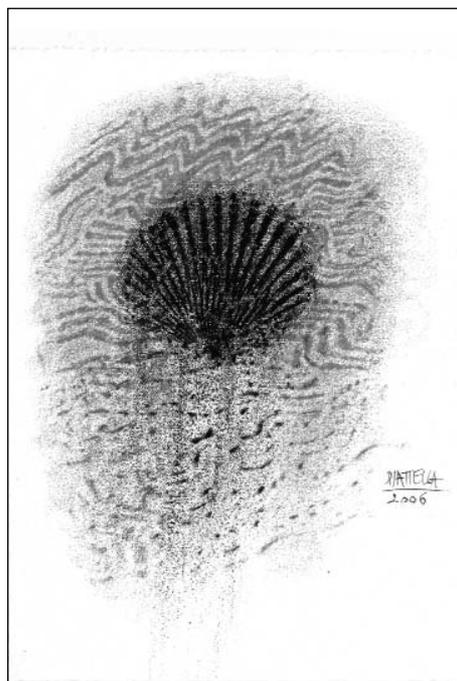
pose aux traducteurs (je l’ai constaté récemment pour d’autres projets en cours ou déjà publiés, en galicien, arabe, bulgare, allemand...) c’est sa “simplicité”, qui n’est qu’apparente, où parfois le français ne dispose pas d’équivalences sémantiques et lexicales pertinentes et où le rôle de la musique, de la mélodie parfois, de la rime doit être recréé non sans quelques écarts ou pertes, ce qui en français, est déjà plus possible qu’en allemand, par exemple. Mais, mes textes traduits en français, à l’épreuve de la voix, subie souvent en France (au théâtre Molière et au Marché de la Poésie de Paris, aux journées internationales de Bretagne de Saint Malo, aux journées internationales poétiques de Rodez, à l’Université de Strasbourg, Printemps des poètes, ces dernières années) ont montré qu’ils tenaient plutôt bien, et c’est un travail que je continue maintenant avec d’autres traducteurs sur de nouveaux textes pour de nouvelles expériences. J’y vois un prolongement fertile de ma/leur possibilité d’existence. C’est incroyable, toujours émouvant de voir combien l’épreuve de la traduction peut révéler ton texte, cet inconnu, ce puits sans fond par delà toute conscience de la connaissance que tu supposes avoir de lui, cet autre toi.

Alain Freixe:

S’attarder sous un titre, n’est-ce pas toujours éclairant? C’est comme patienter sur le seuil quand on se demande ce qui peut être à voir, derrière! Souvent un titre rassemble, recueille et concentre. Il ne vient pas orner un édifice mais fait signe vers le principe d’ajustement des poèmes, alors qu’en est-il de vos titres?

Paolo Ruffilli:

Un titre est une combinaison magique qui émerge des profondeurs. Et, en tant que tel, c’est une énigme à résoudre et une question à laquelle il faut fournir une réponse. Souvent, pour moi, le titre arrive en premier, et je vais ensuite à la recherche de son secret. La découverte, plus ou moins accomplie, du secret, est le texte que je compose donc sous ce titre. Et cela vaut, qu’il s’agisse d’une œuvre brève (un poème), ou longue (un livre entier). Mais quelquefois un titre dans sa version définitive peut survenir à la moitié ou à la fin du parcours de création. Apportant, lui-même, de la lumière, dans la découverte du secret. Je sais, en tant que linguiste (telle est ma formation) que les mots sont toujours “mots magiques”, à plus forte raison ceux qui viennent pour composer un titre.



Fabio Scotto:

Cette petite anthologie est née de l’idée de Bernard Noël de rassembler la meilleure partie de mes poèmes ayant été traduits en français depuis 1999. L’idée du titre *Le corps du sable* est née d’un vers d’un des poèmes du recueil, mais elle répond aussi au

Voix du Basilic

FÊTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

samedi 3
et
dimanche 4
Juin 2006
Place du château
Coaraze (06)

Invitée d'honneur cette année:
la poésie italienne

Paolo Ruffilli
et son traducteur
Patrice Dyerval Angelini
Fabio Scotto

Gesualdo Bufalino
représenté par son traducteur
René Corona

SAMEDI 3 JUIN

- 14 h 00 Accueil et petit café
- 14 h 45 Rencontre avec **Paolo Ruffilli, Fabio Scotto, Patrice Dyerval Angelini et René Corona** animée par **Yves Ughes**
- Pause dégustation de livres
- 17 h 15 **Musique Jazz**
- 17 h 45 Lecture du *Jardin de l'éditeur* par les auteurs présents
- Pause dégustation de livres
- 18 h 45 Lecture par les auteurs des livres publiés dans l'année, **Sylvie Fabre G, Jeanne Bastide, Werner Lambersy...**
- Apéritif offert par l'Association
- autour de 20 h 30 **Soupe au pistou***,
fromage de La Parra, tarte, le tout arrosé par le fameux cru L'Amourier de l'ami Luc Lapeyre du Minervois
- Musique Jazz**

DIMANCHE 5 JUIN

- 14 h 00 Accueil et petit café
- 14 h 30 Lectures par **Paolo Ruffilli, Fabio Scotto, Patrice Dyerval Angelini et René Corona**
- Pause dégustation de livres
- 16 h 00 Lectures des nouveautés par les auteurs de L'Amourier présents.
- 17 h 00 Lecture des *Bribes* par **Raphaël Monticelli**
- Pause dégustation de livres
- 18 h 00 Pot d'adieu
- Dégustation de l'excellent cru de L'Amourier.*

L'Association des Amis de L'Amourier (association loi 1901) tiendra son **Assemblée Générale** dimanche matin 5 juin à 11 heures. Amis, adhérents, vous y êtes tous conviés. Au-delà des rapports obligés (moral et financier) nous y débattons des perspectives de développement de l'association.

Petit rappel pour ceux qui voudraient adhérer à l'association, la cotisation annuelle est, soit de 15€ pour les membres associés, soit de 30€ pour les membres partenaires qui peuvent alors prendre part au vote. Un livre des éditions L'Amourier leur est offert dans l'année.

***Réservation** ci-dessous à renvoyer à l'Association des Amis de L'Amourier, 5 rue de Foresta, 06300 – Nice

Les samedi et dimanche midi, nous avons la possibilité de déjeuner au Jouncas, restaurant de Coaraze, mais il est prudent de réserver. De même pour le samedi soir, la soupe au pistou est limitée pour des raisons pratiques à 80 convives. Pour confirmer vos réservations, veuillez nous renvoyer le formulaire ci-dessous ou téléphoner au 04 93 79 32 85.

Nom, Prénom Téléphone

Au Jouncas, **samedi midi 3 juin**,
je désire réserver... repas (autour de 17 €)

Au Jouncas, **dimanche midi 4 juin**,
je désire réserver... repas (autour de 17 €)

samedi soir 3 juin,
je désire réserver... soupe(s) au pistou
(participation aux frais 13 €, vin en sus)

désir de corporiser le temps, ce sable qui coule dans le sablier et dissout la forme pour se faire plage, trace, épiphanie de l'image, mais aussi avènement par la parole d'un autre instant de vie possible, celui où le sable qui recouvre le corps des morts et leur amour s'imprègne de leur présence et lui donne durée verbale et charnelle par l'évocation et la voix d'après : oui, j'ai rêvé là d'une voix de temps, proche de l'eau et des ronces.

Alain Freixe :

Ce *corps du sable*, cher Fabio Scotto, tourne autour de l'expérience amoureuse, de la rencontre, dans des situations du quotidien, de l'autre. Rencontre qui fait blessure, "fraîche blessure", écrivez-vous. Diriez-vous que vous partez du point d'où va se déployer la voix du corps pour dire ce "piège des ronces" dans lequel se prennent les amants ?

Fabio Scotto :

Oui, c'est vrai que le noyau de mon livre est l'expérience amoureuse. Ses situations de rencontre relèvent à la fois du quotidien et de sa transfiguration, dans la mesure où le réel contient aussi une partie de rêve qui le rend, pour ainsi dire, révelable. Je me dis que parfois ma poésie n'est qu'une lettre interminable adressée à l'autre, autre qui parfois ne sait même pas, ou bien que l'on ne sait jamais assez, d'où l'exigence de remplir ce vide, de tracer verbalement cette distance et sa "blessure", sachant pourtant que toute blessure est aussi ouverture à l'autre, révélation de soi, échange du sang, sève vitale qui purifie et circule. Être pris dans les "ronces" c'est bien se toucher et donner voix à ce contact qui crée un espace formé par le corps des amants et exploré inlassablement dans ses géographies charnelles. Comme tout contact est à la fois une perte de soi et une découverte de l'autre, l'effet est celui d'un dépaysement qui peut devenir même l'aventure d'un moi-nous protéiforme. Le texte en question parle d'une expérience réelle d'égarement dans une forêt espagnole, mais il devient bientôt plus que cela, dans la mesure où l'approche du corps perdu et de son intouchable n'est qu'une face de l'insaisissable de sa présence, son visage inconnu, sa musique.

Alain Freixe & Yves Ugues :

Dans sa simplicité, votre livre, Paolo Ruffilli, suscite nombre d'interrogations. Il s'inscrit dans un réseau de références qui multiplie le sens de chaque mot ; l'ensemble est à la fois fluide et polysémique à l'infini. On y voit bien sûr un lieu de renversement où "les vivants sont morts et les morts vivants", s'y profile également l'enseignement de Barthes, mais dans un dépassement dynamique. La *Chambre noire* ne se contente pas chez vous de fixer un passé, elle nourrit l'écriture, la travaille dans ses profondeurs, la met en mouvement et la propulse donc vers un avenir encore à faire. Peut-on dire que ce rapport à la photographie se double d'un roman familial qui est à la fois

ancrage et projection ? La photographie serait alors, comme l'écrit Serge Tisseron dans "le mystère de la chambre claire", blessure du temps vivant, c'est-à-dire blessure féconde.



Paolo Ruffilli :

La simplicité, comme le disait Barthes (dont j'ai été l'élève), est la trame ou la trace de la complexité. Au demeurant, pour dire avec sérieux, il faut dire le moins possible. Seul l'infiniment petit peut exprimer l'infiniment grand. J'en reviens à ma formation de linguiste et à la règle de l'économie sur laquelle se fondent toutes les langues (le minimum pour exprimer l'infini, très peu de sons pour construire des milliers de mots et une infinité de discours). Mais j'en reviens aussi à la théorie de l'indéfini, déjà présente dans le Tao chinois : pour exprimer le plus possible, il faut suggérer. Le mot "suggestion" coïncide exactement avec l'effet que produit l'action de suggérer.

Au demeurant, chaque mot est un "monde" avec tous ses visages et toutes ses connexions et ses filaments, qui pêchent loin. Chaque mot, dans sa simplicité, est un ensemble complexe et dynamique : une entité en mouvement et en mutation, comme tout dans notre vie. Un mot est fait de nombreuses choses, y compris les sons et les couleurs, y compris donc l'image et la musique. Dans le cas particulier de mon livre, il y a de plus la présence explicite de l'image photographique... La photographie m'intéresse, naturellement, comme pratique magique et comme alchimie qui réalise l'un des plus vieux rêves des hommes, à savoir capturer l'instant fugace. Le capturer pour le consigner dans une durée qui repose sur le vide, sur le rien. Voici les photographies d'un album de famille : grands-parents, aïeux, parents, frères, nous-mêmes... Le tout livré à l'inexistence de la présence. Ils sont là ? Non, ils n'y sont pas. Ou, mieux, ils y sont et n'y sont pas. Et le passé, où est-il ? Est-il perdu ? Je pense comme Proust (et comme Einstein et comme Freud...) Le passé, c'est nous, parce que le temps est l'une de nos dimensions. Le passé est en nous, il n'est pas derrière nous. C'est pourquoi je n'ai pas besoin de me retourner pour le chercher (et le regretter). La poésie de la mémoire (et de l'élégie) est finie. Nous sommes en prise directe ou, comme on dit aujourd'hui, en "temps réel".



Alain Freixe :

Depuis Dante et Pétrarque, la poésie italienne est restée lieu de créativité et de vie, un véritable laboratoire de langage. Tout le monde s'accordait pour affirmer que la tradition poétique italienne était plus vivace que la nôtre (accueil dans la presse, journaux/revues de poésie nombreux et bien diffusés...), que les années 70/80 ont été particulièrement riches en ouverture de chemins personnels et voies individuelles... Italie, terre de poésie, la formule tient-elle toujours de nos jours ?



Fabio Scotto :

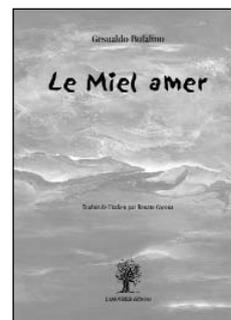
La poésie joue un rôle capital dans la littérature italienne contemporaine et dans son histoire de toutes les époques, même si elle est depuis quelques décennies assez marginalisée dans la presse et dans les librairies (cela beaucoup plus qu'en France, et en dépit de sa richesse et de sa qualité, qui est à mon avis certainement supérieure à celle du roman, et peut sans aucun doute rivaliser avec la qualité actuelle de la poésie française). Le manque de toute édition financée par l'État, qui aide plusieurs éditeurs français de poésie à survivre, rend plus difficile la publication dans les quelques collections italiennes à compte d'éditeur (je suis au nombre, à vrai dire assez limité, de ceux qui y arrivent, mais les attentes sont assez longues), et il n'y a presque aucune promotion publicitaire de ces livres (dernièrement on a pu constater que même des recueils d'auteurs italiens majeurs comme Zanzotto ou Luzi sont passés presque inaperçus et que la plupart des quotidiens nationaux en ont parlé peu ou pas du tout). Les revues sont nombreuses et certaines sont d'une bonne qualité, l'une, "Poesia" (Milan), d'un très haut tirage. La vivacité et la variété des recherches est visible, même si le rôle "clanique" de certains groupes de pouvoir (les poètes-journalistes-directeurs de collection, la jeune "poésie religieuse militante", etc.) risque parfois de s'emparer de la scène en étouffant des présences non moins importantes, mais qui ont plus difficilement accès au monde de l'information, pourtant en général assez distrait à l'égard du poétique. Du point de vue littéraire, si l'influence italienne remonte à la Renaissance, celle de la poésie française sur la poésie italienne est énorme à partir du Symbolisme, qui a très fortement marqué la génération hermétique, mais aussi les successives et la mienne également, s'il est vrai que les poètes italiens sont souvent des traducteurs de poésie française et poètes plurilingues (Manzoni, D'Annunzio, Marinetti, Ungaretti, Valeri ont écrit en français), c'est aussi mon cas. Mais le symbolisme va vers la prose en poésie, tandis que la tradition poétique italienne est plus fidèle au vers, cela encore aujourd'hui, on pourrait en chercher la raison dans la musicalité de la langue, dans son rythme et dans sa possibilité de chant, mais la question est plus compliquée, de toute façon pas d'Henri Michaux italien et une longue liste de poètes-traducteurs-critiques non romanciers, sauf quelques rares exceptions. Étant professeur des universités de littérature française de mon métier, je suis davantage l'évolution de la poésie française que celle de l'italienne, je n'aime pas trop ce genre de propos sur la supériorité d'une poésie sur l'autre, car la poésie est une : je constate que l'énergie des avant-gardes en Italie s'est presque épuisée et qu'elle est très marginale dans le débat actuel, tandis qu'en France la présence du textualisme est encore très visible, et parfois peu lisible. Française ou italienne, il faudrait que la poésie garde un lien avec la vie, l'expérience au monde et son dicible : la poésie d'une pensée émotive, ce qu'elle fait en le faisant, plutôt que ce qu'on en dit.

Chambre noire, Paolo Ruffilli, collection Grammages, éd. L'Amourier, 19,00 €
Traduction Patrice Dyerval Angelini, note d'introduction de Roland Barthes.
Le corps du sable, Fabio Scotto, collection Grammages, éd. L'Amourier, 19,00 €
Préfacé par Bernard Noël

Le miel amer

Gesualdo Bufalino

Traduction René Corona
collection Passages, éd. L'Amourier



Célèbre dans le monde
entier pour son oeuvre
de romancier,
Gesualdo Bufalino est
avant tout poète
et au cœur de sa poésie
il y a la mémoire.

La mémoire des choses passées remplit son "musée d'ombres", titre de l'un de ses livres, dans la préface duquel il écrivait qu'il tombait malade à cause des sou-

venirs mais que d'autre part ceux-ci lui permettaient également de guérir. Guérir devint, en quelque sorte, le verbe de sa vie. Après une enfance heureuse, à Comiso, près de Raguse, entre l'amour de sa famille et son amour pour la lecture, des études littéraires puis la guerre, il tombe gravement malade; la tuberculose diagnostiquée, il doit entrer au sanatorium. Les premiers poèmes du *Miel amer* remontent à cette période, entre 1944 et 1954.

La mémoire. La mort qui se substitue au thème de la maladie et qui devient présence lugubre et assidue. L'amour bien sûr. L'écriture. La Sicile. Ces thèmes traversent toute l'œuvre du poète sicilien et nous les retrouvons pleinement dans les poèmes du *Miel amer*. Bufalino, grand admirateur de Baudelaire, situe toute son œuvre sous l'éclairage de l'oxymore et de l'antithèse. Il se veut résolument baroque – il se déclare lui-même borrominien, précisant qu'il s'agit d'un baroque utilitaire et hédoniste – et il utilise, outre les thèmes du baroque, toutes les ressources linguistiques et rhétoriques. *Le miel amer* est composé dans une langue magnifiquement ornée (malgré les pertes inévitables de toute traduction poétique) qui se veut viatique pour une longue traversée émouvante, à travers le temps, d'une jeunesse perdue, retrouvée et transformée par le souvenir; une musicalité, parfois grave, parfois légère, voire populaire, qui accompagne un *memento mori* inéluctablement présent. Et puis la Sicile, omniprésente dans ses paysages et ses mythes, dans ses silences et ses bruits, dans son clair obscur, constance bruyante dans la solitude du poète.

Les deux parties de ce recueil que l'Amourier a choisi de publier *Asta Deserta* et *La festa breve* (*Il n'y avait personne à la vente aux enchères* et *Une bien courte fête*) – titres reproduisant, d'une certaine façon, eux aussi le mécanisme de l'oxymore – soulignent tout le désarroi d'un homme conscient de sa fragilité et de l'inconstance des sentiments – *les douceurs cruelles* –, de l'absence-présence inévitable d'une divinité trop distraite, d'une terre ingrate et en même temps généreuse, d'un homme qui trouve une planche de salut dans la lecture et dans l'écriture, dans les vers éblouis par une mémoire revigorante et faste.

Gesualdo Bufalino est mort, suite à un accident de voiture, en 1996.

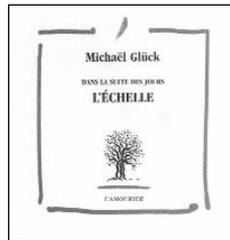
René Corona

Le miel amer, Gesualdo Bufalino, collection Passages, éd. L'Amourier, 17,50 €
Traduit de l'italien par René Corona

L'Échelle

Michaël Glück

collection D'Aventures, éd. L'Amourier
6^{ème} volume de *La suite des Jours*



Au poète sur l'échelle
Scrutateur de terre et de ciel
Je comprends si peu et me délecte tant
Qu'autant je me divise
En soixante neuf escalades réfractaires
Escapades en dessus en dessous
Montant descendant remontant
À l'horizontale des mots
Va et vient incessant des visions
Dans l'écho des nuits
Pluie d'anges
Evaporation des mémoires
Mots limpides
Certains aux nimbos phosphorescents
Embrassement
Embrassement des signes
Histoires vouées au pilori
Dénouement dans l'espace dénué
Nudité arpentée d'entre terre et ciel
Peuplement échelonné des terres et des cieux
Voix tronquées aux arches du vide
Des sons y frissonnent
Des sens y foisonnent
Etat d'âme d'un lecteur errant
En l'ineffable des limbes d'une poésie

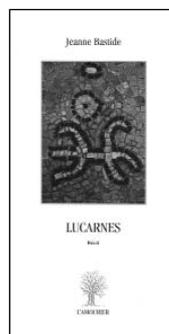
Martin Miguel

L'Échelle, éditions L'Amourier, 11 €

Lucarnes

Jeanne Bastide

collection *Thoth*, éd. L'Amourier



À première vue : souvenirs d'enfance !...
Une enfance campagnarde dans des terres de vignes, ensoleillées, des jeux de petite fille : la marelle, la balançoire, sauter à la corde... il y a bien sûr des cousins, des cousines, mais les fleurs seront les compagnes préférées. Et cette petite fille rêve, bien sûr ! mais à quoi ? : *Tu as toujours rêvé de voler – d'être légère – en apesanteur. C'est sur un chemin de terre que tu as pris ton envol. Dans la solitude d'un matin calme. Juste quelques brasses. Pas très haut – ni très loin – mais réel. Un souvenir éblouissant. Une alouette !... Personne n'a voulu te croire.* On lui dit "tu", on nous dit "tu", d'accord, va pour l'enfance ! Nous, on veut bien la croire, ouvrir avec elle autant de lucarnes qu'il y a de chapitres, partager au fil des pages, l'expérience de la

vie d'une petite fille qui grandit, ses joies, ses peines, des sensations, des émotions, exprimées avec pudeur. L'émotion est contenue, on va à l'essentiel et sans jamais sombrer dans le pathos.

L'acuité de cette conscience d'enfant, la justesse du regard qui observe une famille, des voisins, tout cela nous donne à rencontrer des personnages solides, ancrés dans un quotidien évoqué de façon réaliste, mais au détour d'une phrase qui explique la broderie d'autrefois ou le travail de la vigne, apparaissent des images : *Ta grand-mère faisait des jours. Elle éclairait le linge. Elle y brodait des lucarnes. (...)* *La vigne écrit-calligraphie. Une écriture à l'encre de chine-noir sur kraft. Les ceps tendent leurs mots vers le ciel- les sarments crient l'attente.*

En quelques pages tout un monde surgit, né parfois des photographies anciennes. Quelques portraits se dessinent, autant de pages savoureuses, on ne peut les citer tous...

Quel avenir pour la petite fille qui grandit ? *Tu dis que tu ne seras pas maîtresse – ni infirmière – ni une dame. Tu seras un ange quand tes ailes auront poussé – pour de vrai...* Ces ailes qu'ailleurs elle prête aux mots, pour le temps des livres. Ces mots qu'elle appelle au secours car *La forêt de l'enfance est terrifiante*, les mots que Jeanne Bastide a su tisser dans ce beau récit pour que devant nos yeux *apparaissent alors des petites fenêtres au travers desquelles on voit le jour !*

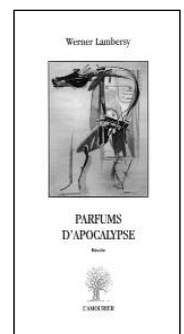
Marie Jo Freixe

Lucarnes, éditions L'Amourier, 11,40 €

Parfums d'apocalypse

Werner Lambersy

collection *Thoth*, éd. L'Amourier



Il y a des jours où le poète prend la prose à bras-le-corps pour pousser un coup de gueule, et dire au siècle – *dans un monde qui ressemble à une valise sans poignée...* – quelques vérités sans fard.

Les *Parfums d'Apocalypse* que nous livre Werner Lambersy forment un recueil de 16 courts récits, contes ou chroniques où il donne libre cours à une plume incisive et prémonitoire. Attention ça remue, ça provoque, ça vous saisit à rebours, d'entrée de jeu (*La mission*). Aussi le lecteur devra-t-il consentir à se laisser mener au gré des pages, en ordre dispersé, jusqu'en des lieux et des situations qu'il préférerait ignorer, habités par la violence ou l'absurde, jusqu'à la dérision (*La salle d'attente*, *Les vieux*, *Filmographie*, *Le fossoyeur*). Car nos chats d'apparence débonnaire gardent en mémoire d'obscurs temps d'errance et d'épidémie (*La peste*). Car un homme est passé (*Les papillons*).

Lambersy explore joies et misères des corps imparfaits, la tentation du retrait du monde et aussi nos rêves de perfection sans cesse frustrés (*Le menhir*, *Le gingko*, *Zobé*). On croisera avec une émotion particulière ce *Vieux cheval* dont toute l'élégance se déploie pour une ultime révérence, un dernier tour de piste nocturne, dans un manège désert. L'ouvrage

Fête des Amis de L'Amourier

Place du Château à Coaraze

samedi 3 et dimanche 4 juin 2006

Invitée d'honneur *La Poésie italienne*

Lectures, rencontres, jazz et soupe au pistou

Présence des éditions L'AMOURIER

au Marché de la Poésie

du jeudi 15 au dimanche 18 juin 2005

Place Saint-Sulpice (stand F 5) - Paris

Rencontre lecture avec Alain Freixe et le poète Areski Metref

invités par Humanisme et Culture

vendredi 12 mai à 20h30

à Montpeyroux (près de Montpellier)

Rencontre lecture avec Jean-Marie Barnaud

"L'atelier du lundi" à Grasse (vieille ville)

Vous avez dit : poésie ?

vendredi 12 mai à 18h30

Rencontre autour du Livre d'artiste

(Comédie du Livre de Montpellier)

dimanche 21 mai à 16h

Pavillon Fabre

Interventions d'A. Slacik, R. Monicelli,

M. Glück, A. Freixe, S. Bonnelly

Lecture *Les fins de mois sont poétiques*

reçoivent Sophie Braganti

mardi 30 mai à 20h30

Médiathèque de Mouans-Sartoux

Exposition Monastère de Saorge

Leonardo Rosa *Poèmes d'herbe*

6 mai - 14 juin 2006

Exposition Ernest Pignon-Ernest

19 mai - 22 juillet 2006

Médiathèque de Contes

Vernissage le vendredi 19 mai 2006

Exposition d'Anne Slacik

13 avril - 10 juin 2006

20 mai lecture A. Freixe, M. Glück

V. Vassiliou

Musée de Gap

Exposition Salon de livres d'artistes

24 - 25 juin 2006

Médiathèque de Nîmes

Exposition présentée par le Centre

Joë Bonsquet et son temps à Carcassonne,

"Empreintes de la Grande Guerre"

Maison des Mémoires

20 avril - 17 juin 2006

Rencontre Festival "Les Marcheurs du Val"

à Riom en Auvergne. **Lectures** par

Christiane Veschambre, Werner Lambersy

avec Bernadette Griot (installation land-art)

vendredi 7, samedi 8, dimanche 9 juillet

s'achève sous le signe d'*Isis et Osiris*, un couple d'amants qui réaffirment dans l'exploration mutuelle et ce *grand cri de l'âme... qui les libèrerait, tous deux, du temps qui passe et de la destruction finale*, leur part d'éternité.

Volontiers ambigus ces parfums-là nous dispensent une mise en garde salutaire contre tous les renoncements, les travestissements et les lâchetés cou-

tumières: *Si je vous dis cela c'est qu'un jour très ordinaire on pourrait bien venir vous chercher. Vous.* Les dédicaces aux ami(e)s qui ponctuent chacun des récits nous invitent à y reconnaître, sous-jacente, insistante, fraternelle, une voix porteuse d'engagement pour la persévérance – le mirage? – d'être vivant.

C.D.

Parfums d'apocalypse, éditions L'Amourier, 12,50 €

De la toile et quoi d'autre ?

par Yves Ughes

De la toile et des mots, Un maillage possible

Depuis le Basilic n° 10, nous avons créé une rubrique consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie et de la littérature. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par

www.noirsansucre.ununetblog.fr/bleudepaille

BLEU DE PAILLE

J'aime bien la clarté et la rigueur surtout quand elles se posent en parti-pris de départ, bases installées pour aller au-delà, pour engendrer floraison et fécondité.

De fait, l'entrée est nette, avec des cadres en bleu marine relevant avec délicatesse les textes écrits sur fond gris; la mise en page ne laisse aucun espoir à l'esbrouffe, aux paillettes ou au clinquant. Et c'est de bon augure, un signe qui invite à aller plus loin, en profondeur.

On peut avancer en ce lieu sous de "Beaux Emblèmes" et par cette expression il convient d'entendre non pas une pose hiératique intimidante, mais une fraternité dans cette exploration de langue qui constitue l'essence même de la poésie.

Ainsi se déroulent deux beaux dossiers consacrés à Yves Bonnefoy et André Frénaud. Et nous ne sommes pas là dans la dévotion bigote, mais dans l'interrogation, l'approche de ce mystère toujours à définir qu'est la pratique poétique :

La poésie produit le poème non de rien, mais de cet autre que devient le poète, naissant par lui à une vérité nouvelle de la vie, dont la source est le verbe.

De quoi nourrir.

Et l'on trouvera chemin faisant d'autres provisions: le site exploite intensément les possibilités techniques de la toile, tissant avec finesse, selon les déplacements de la souris, présentation d'œuvres et réflexions de fond. Sur la toile, l'arborescence peut ainsi se faire le vecteur d'une découverte multipliée.

Des "emblèmes" on passe aux "archives" qui donnent à leur tour naissance aux "catégories", rubrique proposant aussi bien des continents poétiques que des pratiques comme la poésie sonore.

Par goût, je me suis lancé dans une exploration du domaine Occitan, – et Bernard Manciet y figure en bonne place, ample porteur de vie – puis dans une incursion italienne. Pasolini, abordé par René de Ceccaty m'y attendaient, soulignant "la douleur sauvage d'être des hommes", phrase prise de plein fouet, justifiant à elle seule ce voyage qui peut s'étendre dans un espace toujours plus large, tendre vers l'infini puisque chaque auteur présenté renvoie à d'autres sites spécialisés.

Comme d'une colline solaire, on revient chargé de chaleur, de bonheurs, pensant déjà au prochain départ.

À répéter et transmettre, par temps d'ennui ou de pluie ou d'obscurité, cette phrase placée en exergue et qui tient ses promesses: *S'il fait sombre et que tu bâilles, va vite sur Bleu de Paille.*

L'Amourier éditions

223, route du Col Saint Roch 06390 – COARAZE

Tél. : 04 93 79 32 85 - Fax: 04 93 79 36 65

amourier.com

Association des Amis de L'Amourier

5, rue de Foresta - 06300 – Nice

Le Basilic est publié grâce au concours du Conseil Général des Alpes-Maritimes, du Conseil Régional et de la DRAC PACA